Diderot

Diderot polygraphe

Véronique Le Ru

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Parmi les quatre penseurs matérialistes français du dix-huitième siècle[1], Diderot occupe une place à part en ce qu'il n'a pas écrit d'exposé doctrinal. A l'encontre de *L'Homme-machine* de la Mettrie, du traité intitulé *De l'Esprit* d'Helvétius et du *Système de la nature* du baron d'Holbach, aucune œuvre de Diderot ne peut prétendre représenter son matérialisme. Le corpus de Diderot, au contraire, fourmille de textes extrêmement variés souvent en tension les uns par rapport aux autres ou en tension par rapport aux ouvrages d'autres penseurs. Toute son œuvre est, à l'instar de la stratégie subversive de l'*Encyclopédie*, un système subtil de renvois que Diderot a théorisé et justifié dans l'article ENCYCLOPÉDIE, article central qui prend l'Encyclopédie en miroir.

Diderot a tenu le rôle de directeur de l'*Encyclopédie* pendant plus de vingt ans : de 1745 à 1765, il a dû gouverner la société de gens de lettres composée principalement de savants, d'ingénieurs et d'artisans et d'un quart à peine de littérateurs (une trentaine sur 140, d'après le recensement que propose Jacques Proust[2]). Or ce rôle de directeur a certainement accentué la tendance de son écriture au style protéiforme. Diderot lit, compile, estime et choisit. Polygraphe de métier, il fait de nécessité vertu en revendiquant d'être polygraphe de style. Diderot écrit de

1 A ces quatre penseurs identifiés comme matérialistes, nous ajoutons Émilie du Châtelet, qui elle aussi développe une morale matérialiste, voir Véronique Le Ru, *Émilie du Châtelet philosophe*, Paris, Garnier, 2019, p. 151-160.
2 Voir Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, 1962, Albin Michel, 1995.

manière très variée non seulement du point de vue de la forme mais aussi du point de vue de l'objet : il rédige des articles dans des domaines dont il n'est pas spécialiste. Comme l'indique son article ÉCLECTISME de l'*Encyclopédie*[3], sa polygraphie n'est pas seulement manifeste dans la variété des formes d'écriture qu'il choisit mais elle est aussi prônée par Diderot comme emprunt fécond aux textes des autres : l'écriture de Diderot comme toute écriture prend le train en marche mais ne fait pas semblant de naître *ex nihilo*. *Nihil ex nihilo fit* « rien ne se fait de rien ». Cette proposition, que Diderot érige en définition de la pensée matérialiste dans l'article CHAOS et dans l'article MATÉRIALISTES, vaut aussi pour son écriture : elle ne naît pas de rien mais se greffe sur des textes qui la précèdent ou l'accompagnent, d'où l'attrait de Diderot pour les œuvres écrites à plusieurs mains. En effet, indépendamment de l'*Encyclopédie*, Diderot a aussi participé à deux autres œuvres collectives importantes, à savoir la *Correspondance littéraire* de Grimm et l'*Histoire des deux Indes* dirigée par l'abbé de Raynal.

Si l'on peut dire que tout travail de réflexion philosophique est un travail d'intertextualité, l'œuvre de Diderot exprime, de manière éminente, ce trait. Le style de Diderot est constitué de cette intertextualité qu'il tisse et retisse en multipliant et combinant à l'envi les formes d'écriture dans ses textes : pensées (*Pensées philosophiques*), interprétations (*Interprétation de la Nature*), promenade (*Promenade du sceptique*), salons (*Salons*), essai (*Essai sur la peinture*), regrets (*Regrets sur ma vieille robe de chambre*), éloges (*Éloge de Richardson*), apologies (*Apologie de l'abbé de Prades*), suppléments (*Supplément au Voyage de Bougainville*), correspondance (avec Sophie Volland), lettres (*Lettre sur les sourds et muets*), entretiens (*Entretien d'un Père avec ses enfants*), paradoxes (*Paradoxe sur le comédien*), dialogues et rêves (*Rêve de d'Alembert*), théâtre (*Est-il bon ? Est-il méchant ?*), romans (*Les bijoux indiscrets*), réfutations (*Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme*), prospectus et articles (de l'*Encyclopédie*), la liste est déjà longue et pourtant loin d'être exhaustive. Tenant d'une main le refus de Diderot des formes systématiques d'écriture (il décide de ne pas écrire de traité ni de système ni de discours) et tenant de l'autre son choix d'une étonnante efflorescence de formes atypiques d'écriture pour ses textes entre autres philosophiques, on est naturellement conduit à questionner le sens, pour sa philosophie et son dessein philosophique, de cette prolifération et de cette inventivité de formes.

Pourquoi Diderot a-t-il multiplié ainsi les formes d'écriture ? Sans doute parce que toute sa philosophie est hantée par le modèle leibnizien du point de vue ou encore du *situs* de la monade sur le tout, *situs* ou point de vue qu'on peut décliner dans toutes les dimensions physique, métaphysique, épistémologique, ontologique ou esthétique. Mais pour Diderot, à la différence de Leibniz, le tout n'est pas régi par l'harmonie préétablie mais est lui-même en perpétuel devenir : le tout est précaire et protéiforme. Dès lors, la philosophie de Diderot se donne pour tâche d'exprimer la perception des rapports : ce qui fait le « naturel » du beau artistique fait aussi le propre de son écriture notamment dans la fonction poétique et philosophique qu'elle confère aux images et aux métaphores. Parmi celles-ci, on peut faire une place à part à la métaphore de la grappe d'abeilles en ce qu'elle nous instruit du sens philosophique que Diderot assigne à la prolifération et à la contamination. Cette métaphore,

3 Voir ÉCLECTISME, p. 270 du tome V, 1755 de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, éditée par d'Alembert et Diderot, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 35 vol., 1751-1780 : « L'éclectique est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison ; et de toutes les philosophies, qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique qui lui appartienne : je dis *une philosophie particulière et domestique,* parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain, que son disciple ; de réformer les autres, que de se réformer lui-même ; d'enseigner la vérité, que de la connaître. Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème ; c'est un homme qui recueille et qui crible. Il jouirait tranquillement de la récolte qu'il aurait faite, il vivrait heureux, et mourrait ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisait sortir de son caractère ».

Véronique Le Ru - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Diderot l'emprunte à Maupertuis qui l'utilise pour poser le rapport des molécules organiques au tout dans la formation de l'animal[4]. Mais il en étend la portée dans le *Rêve de d'Alembert* où cette métaphore fonctionne pour poser aussi bien le rapport des organes à l'animal, le rapport des sensations à l'être sentant que le rapport de l'individu au tout. Et l'écriture philosophique de Diderot, dans le rapport qu'elle pose aussi bien entre les formes et le style qu'entre les textes particuliers et le corpus, mime cette métaphore et se fait elle-même grappe d'abeilles.

C'est non seulement dans la forme et dans l'objet que le corpus de Diderot manifeste une extraordinaire multiplicité de points de vue mais aussi dans la méthode de discussion : il met volontiers en scène les tensions et les contradictions entre diverses thèses qu'il incarne dans ses personnages. Mis à part un petit nombre de textes qui ont une certaine autonomie théorique comme les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement* ou les *Éléments de physiologie*, ou qui ont une certaine autonomie poétique comme le *Traité du beau* ou les *Salons*, la plupart des textes de Diderot sont des réponses (comme la *Réfutation d'Helvétius*), des mises en scène, des dramatisations, des fictions voire des supercheries dans lesquels Diderot exprime, par le biais éventuel de personnages, son matérialisme qui est davantage un matérialisme de méthode que de doctrine.

Considérant le grand usage qu'il fait du principe de prosopopée, on en vient à se demander quelle thèse soutient Diderot. Est-il l'athée des *Pensées philosophiques* (voir les § XV à XXI) qui, mis au défi de répondre à la preuve physico-théologique de l'existence de Dieu, rejette les causes finales et le principe de finalité comme des productions anthropologiques, sans qu'aucune objection ne lui soit adressée ? S'il n'est pas Athéos, serait-il plutôt Oribaze (le spinoziste de la *Promenade du sceptique*) ? Ou encore Cléobule (le déiste) ? Ou bien est-il l'aveugle Saunderson de la *Lettre sur les aveugles* ? Pourquoi le personnage Diderot dans le *Rêve de d'Alembert* se fait-il relayer par le personnage d'Alembert malade et rêvant dont le délire est rapporté par la maîtresse de d'Alembert, Mademoiselle de Lespinasse, et commenté et repris par le médecin Bordeu ? On pourrait répondre que Diderot est tout, qu'il est partout, qu'il assume toutes les voix. Peut-être est-ce par ce caractère protéiforme, du reste, que le discours de Diderot est le plus authentiquement matérialiste. En effet, la pensée matérialiste, souvent mise au pilori, a dû apprendre à se cacher et à pratiquer l'art de l'esquive et de la feinte, que les matérialistes et notamment Diderot ont su transformer en art de persuader. On peut prendre pour exemple de cet art de la feinte le passage de l'*Interprétation de la nature* où Diderot feint, dans une ironie critique, de s'offusquer des conséquences dangereuses de la théorie que le Dr Baumann, alias Maupertuis, développe dans son *Essai sur la formation des corps organisés* par la métaphore de la grappe d'abeilles : de même que la sensibilité de la grappe vient de la sensibilité des abeilles qui la composent, de même la sensibilité du tout de l'animal vient de la sensibilité des molécules organiques. Quand Diderot écrit : « C'est ici que nous sommes surpris que l'auteur, ou n'ait pas aperçu les terribles conséquences de son hypothèse, ou que, s'il a aperçu les conséquences, il n'ait pas abandonné l'hypothèse »[5], ne l'accuse-t-il pas, dans un faux-semblant de bienséance, de verser dans un néo-spinozisme ?

Avec cet exemple, nous rencontrons le mode de la dénégation caractéristique de la situation d'énonciation que choisit Diderot pour exprimer sa pensée matérialiste. Diderot décline tous les cas de cette situation d'énonciation : à mots couverts (par les renvois de l'*Encyclopédie*), sous le manteau (par une diffusion contrôlée de ses manuscrits comme le *Rêve de d'Alembert*, *Les Bijoux indiscrets* ou *La Religieuse*) et enfin *via* les personnages que Diderot anime par le principe de prosopopée, attirant l'attention du lecteur sur une thèse matérialiste tout en faisant semblant d'en affaiblir la portée. Il est vrai que cette situation d'énonciation est souvent le lot de la pensée matérialiste[6]. Mais ce qui fait, semble-t-il, l'originalité de la pensée

4 Voir *Interprétation de la nature*, § L in *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 227.

5 Voir *Interprétation de la nature*, § L in *Œuvres philosophiques*, p. 228.

6 Voir, sur ce point, O. Bloch, *Le matérialisme*, Paris, PUF, 1985.

Véronique Le Ru - © *Philopsis* – Tous droits réservés

matérialiste de Diderot, c'est précisément son écriture. Diderot fait le choix de faire voler l'oiseau de Minerve aux sons de la lyre d'Orphée et, par ce choix, il s'inscrit à l'encontre de ses amis matérialistes en s'offusquant de la décadence de la poésie parmi les matérialistes modernes : « Point d'hommes qui fassent moins usage de leur imagination que les philosophes, surtout les matérialistes modernes, qui n'assurent que ce qu'ils sentent. De là la décadence de la poésie parmi nous »[7]. Tout se passe comme si Diderot, prenant acte de ce déclin de la poésie, choisissait de ne pas être de son temps et de renouer plutôt avec les auteurs comme Épicure ou Lucrèce auxquels la nature a donné « une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes »[8]. En même temps qu'il fréquente le salon d'Holbach où s'élaborent les principaux concepts du matérialisme moderne, il se tient à distance de l'interprétation dogmatique qui s'y prépare pour lui préférer un devenir ouvert et libre dans lequel les concepts matérialistes ne cessent d'être en salle de travail et le matérialisme en chantier, pour reprendre l'heureuse expression de Jean-Paul Jouary[9].

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

7 Voir *Observations sur Hemsterhuis*, in *Œuvres* établies par Laurent Versini en 5 tomes, Paris, Robert Laffont, 1994-1997, t. I, p. 702.

8 Voir le § XXI de l'*Interprétation de la nature* in *Œuvres philosophiques*, p. 192, voir aussi le vers latin mis en exorde, extrait du livre VI de *La Nature des Choses* de Lucrèce : *Quae sunt in luce tuemur E tenebris* « ce sont des ténèbres que nous voyons les choses dans la lumière ».

9 Voir son article Denis Diderot ou le matérialisme en chantier in la revue *Pensée*, n° 239, mai-juin 1984.

Véronique Le Ru - © *Philopsis* – Tous droits réservés